

JEHAN DESANGES

RECHERCHES SUR L'ACTIVITÉ
DES MÉDITERRANÉENS
AUX CONFINS DE L'AFRIQUE

(VI^e siècle avant J.-C. - IV^e siècle après J.-C.)

*Thèse principale présentée à l'Université de Paris-Sorbonne
pour le doctorat d'État*

XVIII, 486

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME
PALAIS FARNÈSE
1978

26 SEP
1978

L'EXPÉDITION DE JULIUS MATERNUS AU PAYS D'AGISYMBIA

On connaît le passage où Ptolémée¹, citant Marin de Tyr, mentionne deux expéditions romaines qui s'enfoncèrent profondément dans le continent africain :

« Au sujet de l'itinéraire qui mène de Garama chez les Éthiopiens, (Marin de Tyr) affirme que d'une part Septimius Flaccus, au terme d'une campagne menée à partir de la Libye, arriva chez les Éthiopiens en trois mois de route en direction du midi au delà des Garamantes; que d'autre part Julius Maternus, venu, lui, de *Leptis Magna* et ayant fait route à partir de *Garama* en compagnie du roi des Garamantes qui marchait contre les Éthiopiens, parvint en quatre mois, après s'être dirigé sans arrêt vers le midi, à *Agisymbia*, un pays des Éthiopiens où se concentrent les rhinocéros ».

D'autres passages de la *Géographie* nous apportent peu de renseignements. La durée du voyage de Julius Maternus de *Garama* à *Agisymbia* a été en réalité de quatre mois et quatorze jours². Ce fut une expédition facilitée par la présence du roi³, dont ces Éthiopiens étaient les sujets⁴. La contradiction apparente entre les desseins belliqueux du roi et l'aisance du parcours s'explique fort bien si l'on admet que l'éloignement favorisait chez les Éthiopiens des accès de turbulence que l'apparition de leur suzerain pouvait suffire à calmer. Quant à la précision dans l'évaluation de la durée du trajet, elle était rendue nécessaire, comme le remarque dans une autre occasion Ptolémée⁵, par les haltes obligées aux points d'eau. Il est probable

¹ Ptolémée, I, 8, 4 (nous donnons les références selon la numérotation de l'édition C. Müller). *Agisymbia* est mentionnée encore dans la discussion du témoignage de Marin de Tyr par Ptolémée en I, 9, 6 (liée au rhinocéros en I, 9, 4 et 7); I, 10, 1; I, 11, 3 et I, 12, 2.

² Ptolémée, I, 11, 4.

³ Ptolémée, I, 11, 5.

⁴ Ptolémée, I, 8, 5.

⁵ Id. I, 10, 2.

que le nombre d'heures par étape avait été également retenu avec soin pour le retour et aussi pour d'éventuels successeurs.

Que penser de la portée de ces expéditions? Ptolémée⁶ reprochait amplement à Marin de Tyr d'avoir situé *Agisymba* beaucoup trop loin dans l'hémisphère sud. Il faisait observer⁷ que le roi des Garamantes ne pouvait avoir des sujets vraiment trop éloignés, que des retards dans le parcours étaient inévitables et qu'enfin le sud est pour les indigènes d'Afrique une notion approximative; arguments raisonnables qui malheureusement ne permettent pas une localisation du pays d'*Agisymba*. En tout cas l'absurdité de l'opération, mal connue dans le détail⁸, à laquelle se livrait Marin de Tyr était éclatante. Elle aboutissait à situer *Agisymba* à 24.680 stades au sud de l'équateur⁹; résultat si inquiétant que Marin lui-même, de façon assez arbitraire, réduisait la distance de 12.000 stades¹⁰, soit quelque 1.500 milles romains. Quant à Ptolémée¹¹, observant que les vrais noirs et la grande faune africaine ne débordaient guère au nord le parallèle de Meroë, il en concluait pour des raisons de symétrie qu'*Agisymba* ne pouvait être localisée plus au sud que le parallèle correspondant au delà de l'équateur, soit à 16° environ de latitude sud et à 8.200 stades. On peut se demander évidemment pourquoi ni Marin de Tyr, ni Ptolémée n'ont admis la possibilité de localiser *Agisymba* au nord de l'équateur, puisqu'on pouvait observer la grande faune dans cette zone à partir de Meroë. Mais la longueur du voyage de Julius Maternus pouvait paraître impressionnante; et, dès le départ, Marin de Tyr¹² et Ptolémée situaient les Garamantes au sud du tropique du Cancer, alors que Djerma, l'antique *Garama*, est à quelque 350 km au nord de celui-ci. Le fait que les Garamantes étaient relativement noirs (*ὑπέρα μέλανες*) incitait les géographes grecs à les déporter vers le sud; trop près

du parallèle de Meroë et donc de l'équateur pour qu'on ne dût admettre qu'une expédition de quatre mois et quatorze jours était parvenue bien au-delà.

Les modernes ne peuvent accepter des vues aussi théoriques. Le bon sens le plus immédiat suggère qu'un explorateur signale une faune nouvelle là où il commence à l'observer et non à la limite opposée où elle va disparaître. Si, comme nous pensons pouvoir l'établir sur de très fortes présomptions, Julius Maternus s'intéressait aux rhinocéros parce qu'il désirait les produire dans le monde romain, il devait les rechercher au plus près de celui-ci et ne pas compliquer une mission déjà très difficile. Et puis comment admettre que le roi des Garamantes ait étendu son pouvoir au-delà du Tchad, mieux, au-delà des monts du Cameroun et de la boucle du Congo, dans la grande forêt équatoriale? Il ne fait aucun doute que le pays d'*Agisymba* s'étendait à la lisière septentrionale de l'aire d'extension du rhinocéros, ou plutôt d'une espèce définie de rhinocéros, à l'époque romaine. C'est le seul point certain, le seul sur lequel les modernes se soient mis d'accord. La durée du voyage de Julius Maternus dans le cortège du roi des Garamantes, soit quatre mois et quatorze jours, si elle nous est correctement parvenue et n'englobe pas aussi le retour, comme on l'a supposé¹³, n'a pour nous qu'un intérêt, mais qui n'est pas médiocre. Elle nous prouve, dans des conditions que Ptolémée juge bonnes¹⁴, la lenteur des communications transsahariennes dans l'Antiquité, qui pourrait s'expliquer par une utilisation du dromadaire moindre, ou moins rationnelle, qu'à l'époque arabe.

Nous ne tenterons pas, pour notre part, d'identifier le mystérieux pays d'*Agisymba*. On ne connaît pas avec précision la limite septentrionale du rhinocéros dans l'Antiquité. L'aire d'extension de ce fauve s'est beaucoup rétrécie depuis le XIX^e siècle. Les rupestres, souvent difficiles à dater, donnent à croire qu'elle était beaucoup plus étendue que de nos jours atteignant sans doute les abords méridionaux du Tibesti et de l'Aïr, voire, entre ces deux massifs, le Kawar et le Djado¹⁵.

⁶ Id., I, 9, 6-7, et I, 10, 1.
⁷ Id., I, 8, 5-6.
⁸ H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig, 1903, p. 600.

⁹ Ptolémée, I, 8, 1; on est ainsi au sud du tropique du Capricorne, cf. I, 7, 2, à une latitude sud correspondant à peu près dans l'hémisphère nord à celle à laquelle se trouvent les Scythes et les Sarmates, cf. I, 8, 2.

¹⁰ Ptolémée, I, 8, 2, qui observe que c'est à peu près la distance du tropique d'hiver (tropique du Capricorne) à l'équateur.

¹¹ Ptolémée, I, 9, 6-7 et I, 10, 1.

¹² Ptolémée, I, 9, 7 (Marin de Tyr); IV, 6, 12 : *Garama* à 21° 31' de latitude, alors que Syène (IV, 5, 32) est à 23° 50' de latitude; cf. aussi VIII, 15, 15, éd. C. F. A. Nobbe, II, p. 220. En fait, Djerma est à quelque 2° 30' au nord d'Assouan. Il y a donc près de 5° d'erreur dans leur position relative.

¹³ Ptolémée, I, 11, 5.

¹⁴ R. Mauny, *Préhistoire et zoologie : la grande «faune éthiopienne» du Nord-Ouest africain, du paléolithique à nos jours*, dans *B. I. F. A. N.*, XVIII A, 1956, p. 257-259; Id., *Les siècles obscurs de l'Afrique Noire*, p. 124.

Un passage de Ptolémée¹⁶ porterait à penser qu'*Agisymba* est un pays montagneux. Malheureusement le contexte n'est pas clair et l'on ne peut savoir avec certitude si les cinq montagnes énumérées appartiennent au pays d'*Agisymba* dont il vient d'être question ou à l'Éthiopie Intérieure dans son ensemble, qui est le sujet du chapitre. Le fait que Ptolémée¹⁷ ait dit qu'*Agisymba* s'étend très largement à la limite de la terre inconnue avant de signaler que les monts se succèdent jusqu'à cette terre inconnue, laisse percevoir que certains d'entre eux au moins s'élevaient sur le territoire de ce pays, un pays qu'il concevait certainement comme très vaste, ce qui ne peut qu'accroître notre incertitude. Sensible à une certaine consonance, Vivien de Saint-Martin¹⁸ a proposé d'identifier *Agisymba* à l'Aïr, qui s'appelle aussi Azbine. Mais F. R. Rodd¹⁹ a fait observer que le Tibesti est plus accessible que l'Aïr à partir du Fezzan. De plus, parmi les monts cités par Ptolémée à l'occasion de sa description de l'Éthiopie Intérieure, le Βάρδαῖον pourrait être rapproché du toponyme Bardaï et le mont Μέσχην ou Νέσχη (selon les manuscrits), de l'hydronyme actuel Miski. Ces rapprochements ne sont pas intéressants, mais ils ne constituent nullement une preuve. C. Müller²⁰ en mentionne d'autres, proposés par des érudits du siècle dernier. La ressemblance phonétique entre des toponymes antiques et des toponymes modernes est souvent trompeuse. Mieux vaut, en l'état actuel des connaissances, renoncer à toute identification, même si une localisation d'*Agisymba*, ou plus précisément de la région atteinte par Julius Maternus qui n'en est peut-être qu'une partie, aux abords méridionaux du Tibesti nous paraît plus vraisemblable que dans la cuvette du Tchad. Quant à l'expédition de Septimi^{us} Flaccus qui précéda celle de Maternus, elle est certainement parvenue beaucoup moins loin, parce qu'elle a duré un mois et demi de moins et que, loin de bénéficier de l'appui du roi des Garamantes, elle semble avoir eu le caractère d'une démonstration militaire qui ne pouvait que susciter des résistances et provoquer des retards.

Si l'on ne peut déterminer avec quelque précision le point d'aboutissement des expéditions de Septimius Flaccus et de Julius Maternus, peut-on au moins préciser leur datation? Depuis longtemps, on a défini deux ter-

¹⁶ Ptolémée, IV, 8, 3.

¹⁷ Ptolémée, IV, 8, 2.

¹⁸ L. Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, 1863, p. 222.

¹⁹ F. R. Rodd, *People of the Veil*, Londres, 1926, p. 318-319; E. W. Bovill, *The Golden Trade of the Moors*, 2^e édit., Londres, 1968, p. 35-36.

²⁰ C. Müller, éd. de Ptolémée, t. I, 2, Paris, 1901, p. 790.

més qui bornent le champ des hypothèses : d'une part la date à laquelle Pline l'Ancien a achevé son *Histoire Naturelle* – où il n'aurait pas manqué de mentionner ces expéditions à la suite de celle de Valerius Festus, *initiis Vespasiani imperatoris*²¹ – soit en 77 ou 78 de notre ère²², d'autre part la date de la documentation africaine de Ptolémée, qui ne nous paraît pas²³ pouvoir dépasser 110 de notre ère.

Un seul détail, mais d'autant plus significatif, définit pour Marin de Tyr, selon la version de Ptolémée, le territoire d'*Agisymba* : les rhinocéros s'y rassemblent; ils constituent en quelque sorte l'emblème du territoire. Nous savons que sur l'itinéraire nilotique de la chasse aux bêtes fauves (aux éléphants en particulier) et aux oiseaux, ce fut une tradition, attestée par Bion (au III^e siècle avant notre ère) et par les éclaireurs de Néron²⁴, de signaler le point à partir duquel telle ou telle espèce convoitée peut être observée et chassée. Comme nous l'avons dit, nos connaissances ne nous permettent pas de tracer la limite septentrionale de l'aire d'extension des rhinocéros africains dans l'Antiquité. En revanche, il convient de s'attarder sur un fait qui intervient dans le cadre chronologique d'une trentaine d'année, dans lequel doivent s'insérer les deux expéditions : le rhinocéros apparaît pour la première fois dans la numismatique romaine sur des monnaies de Domitien (81-96 après J.-C.)²⁵, dont la légende attribue à ce prince le surnom de GERM(anicus) ou GE(rmanicus). On sait qu'il reçut ce surnom à la fin de 83. On peut donc dater ces monnaies entre la fin de 83 et 96 de notre ère. Malheureusement l'absence d'autres surnoms triomphaux comme *Dacicus* ou *Sarmaticus* ne prouve rien, car ces surnoms n'ont pas été portés officiel-

²¹ Pline l'Ancien, *H.N.*, V, 38.

²² Pline l'Ancien, *H.N.*, *Praef.*, 3 : Titus auquel est adressée la préface se trouve alors avoir été six fois consul, ce qui prouve que cette préface a été écrite entre le 1^{er} janvier 77 et la fin de 78 de notre ère. Bien que sa documentation en matière administrative soit étonnamment archaïque, Pline semble avoir tenu compte des progrès récents dans la découverte des terres inconnues en Afrique ou dans la pénétration des régions peu connues, du moins quand ceux-ci revêtaient un aspect quelque peu sensationnel, ainsi l'expédition de Valerius Festus déjà citée, qu'il nomme *proximum bellum* (V, 38), ou encore la reconnaissance des prétoriens en direction des sources du Nil, sous Néron (VI, 181).

²³ J. Desanges, *Les territoires gétoles de Juba II*, dans R. E. A., LXVI, 1964, p. 40; cf. déjà sur le cadre chronologique de ces expéditions sahariennes, St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, p. 236-237.

²⁴ Pline l'Ancien, *H.N.*, VI, 180 (Bion); 184-185 (éclaireurs de Néron).

²⁵ H. Mattingly, *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, Londres, 1930, II, p. 411, n° 496 et 497, rhinocéros à droite; n° 498, 499 et 500, rhinocéros à gauche.

lement par Domitien²⁶. En revanche un bronze d'Alexandrie²⁷ daté de la onzième année de Domitien (L IA), c'est-à-dire entre septembre 91 et septembre 92, représente un rhinocéros très semblable à ceux qui sont figurés sur les autres monnaies du même règne. Nous sommes donc certains que ce type monétaire et l'événement auquel il pourrait faire allusion sont antérieurs à septembre 92.

Le rhinocéros représenté sur ces monnaies possède deux cornes. C'est notamment le cas pour celles du Cabinet de France²⁸, comme nous avons pu le vérifier après d'autres²⁹. La corne antérieure est de loin la plus importante; la corne supérieure, un peu en retrait, est moins développée. Or, si le rhinocéros était connu à Rome depuis fort longtemps³⁰ et avait été produit en public depuis l'époque de Pompée³¹, nul écrivain avant Martial³² n'a signalé de *rhinoceros bicornis*. Il faut bien supposer dès lors que ce nouveau monstre fut découvert dans une région de l'Éthiopie qui n'avait pas été jusque là prospectée. Les rhinocéros «unicornes» signalés par Agatharchide³³ ou par Strabon³⁴ d'après Artémidore qui avait lui-même consulté Agatharchide, venaient de la côte africaine de la mer Rouge ou de la côte de l'Afrique orientale au delà du détroit de Bab el-Mandeb, connue d'Artémidore, mais non d'Agatharchide. Sans doute en était-il de même pour celui que Pompée produisit dans des Jeux. Il est probable que c'est Ptolémée II, fondateur d'échelles sur la mer Rouge destinées à ravitailler ses armées en éléphants, qui révéla le premier au monde hellénistique le rhinocéros «unicorn»³⁵. Auguste exhiba en 29 avant J.-C., selon Dion Cassius³⁶, à

l'occasion de son triomphe sur Antoine et Cléopâtre, un rhinocéros signalé comme unicorn et qui provenait sans doute d'Égypte; c'est peut-être le même rhinocéros qu'Auguste jugea bon, d'après Suétone³⁷, de présenter au peuple dans les *Saepta* (l'enceinte des élections sur le Champ de Mars), en raison de sa rareté. Nous savons qu'à l'époque romaine, le rhinocéros en provenance de la vallée du Nil n'existe qu'à partir de la latitude de Méroë³⁸. Mais il pouvait faire l'objet d'un trafic par l'intermédiaire de l'Égypte; et il est encore beaucoup plus vraisemblable que, de temps à autre, des rhinocéros parvenaient dans ce pays par la mer Rouge, en provenance d'Adoulis³⁹. Ces voies d'importation étaient bien connues des Lagides et ne furent nullement abandonnées par les Romains. Si les pays nilotiques et érythréens avaient pu exporter des rhinocéros réputés bicornes, ceux-ci eussent été depuis longtemps connus du monde méditerranéen.

On s'étonnera peut-être de ces considérations en songeant qu'à strictement parler, tous les rhinocéros d'Afrique sont, par opposition à ceux d'Asie, des bicornes. Mais le bocrine africain, comme l'a souligné récemment dans une intéressante étude W. Gowers⁴⁰, se divise en deux genres, le «blanc», en fait enduit d'une boue relativement claire, «couleur de buis» selon l'expression d'Ératosthène et d'Artémidore, qui est presque aussi grand que l'éléphant maurétanien (5 m. de long) et dont le museau est camus et la seconde corne très peu développée, et le «noir», à la lèvre supérieure préhensile et pointue, de taille plus modeste (3,50 m. de long), et dont la seconde corne, bien visible même de loin, fait à peu près la moitié de la première. Le premier est le *ceratotherium simum*, le second le *diceros bicornis*. W. Gowers rappelle que le *diceros* peut vivre dans des endroits relativement arides et pierreux, en broutant des feuilles et des pousses, alors que le *simus* a besoin de beaucoup plus d'herbe et d'eau. Il est d'avis⁴¹ que les rhinocéros produits à Alexandrie et dont la taille est souvent comparée à celle d'un éléphant, ainsi sans doute que ceux qui furent exhibés à

²⁶ R. E., VI, 2, art. T. Flavius Domitianus (Weynand, 1909), col. 2572.

²⁷ R. Stuart Pole, Catalogue of the Coins of Alexandria and the Nomes Londres, 1892, p. 40, n° 333.

²⁸ Les n° 10.795 (rhinocéros à droite = Cohen, 673, cf. Mattingly, 496) et 10.797 (rhinocéros à gauche = Cohen, 674, cf. Mattingly, 498). En ce qui concerne le n° 10.798, assez usé, il est difficile de se faire une opinion.

²⁹ A. Blanchet, *Le rhinocéros de l'empereur Domitien*, dans Rev. Numism., 5^e série, V, 1941, p. 5-9.

³⁰ Lucilius, Sat., III, 52, dans E. Diehl, Poet. Rom. uet. reliquiae⁵, Berlin, 1961, p. 106, y fait allusion au II^e siècle avant J.-C.

³¹ Pline l'Ancien, H. N., VIII, 71. L'expression utilisée, *rhinoceros unius in nare cornus*, laisse à penser que Pline avait entendu parler du rhinocéros bicorné, qu'il n'identifiait pas cependant au taureau d'Éthiopie, cf. H. N., VIII, 74. Toutefois on ne peut exclure qu'il s'agisse d'un génitif purement descriptif.

³² Martial, Spect. 22-23, 5 : *cornu gemino*.

³³ Diodore, III, 35, 2; Photius, Bibl., 250, 71.

³⁴ Strabon, XVI, 4, 15.

³⁵ Athénée, V, 201 c, d'après Callixène : *πυνόκερως αιθιοπικὸς εἰς*.

³⁶ Cassius Dio, LI, 22, 5.

³⁷ Suétone, XLIII, 11. Le rhinocéros continua à faire partie des *mirabilia* à Rome. Commodo se plut à en massacrer, Cassius Dio, LXXII, 10; Caracalla en fit tuer un, Id., LXXVII, 6; Héliogabal posséda un rhinocéros (mais plusieurs hippopotames), que S. H. A., XVII, 28, 3, considère comme égyptien; un rhinocéros également unique se trouvait à Rome sous le règne de Gordien et fut produit sous Philippe lors des Jeux Séculaires, S. H. A., XX, 33, 1.

³⁸ Pline, H. N., VI, 185; Ptolémée, I, 9, 6-7.

³⁹ Périple de la mer Érythrée, 4 et 6, dans G.g.m., I, p. 260 et 263.

⁴⁰ W. Gowers, *The Classical Rhinoceros*, dans Antiquity, XXIV, 1950, p. 61-71. Cf. pour plus de précisions dans la description zoologique, P. P. Grassé, *Traité de Zoologie*, Paris, 1955, XVII, p. 1123-1124.

⁴¹ W. Gowers, op. cit., p. 64 et 66.

Rome à l'époque d'Auguste, appartenaient à l'espèce *simus*, même si Pline parle expressément de rhinocéros *unius in nare cornus*. Il n'est pas très étonnant que le *simus* ait été souvent considéré comme un unicorn. Sa corne supérieure est souvent fort peu développée. Selon R. Mauny⁴², les Djerma du Niger l'appellent illi-fo (corne unique), alors qu'il a disparu de la région de Niamey depuis la fin du XIX^e siècle.

Mais nous nous séparons de W. Gowers quand il croit pouvoir conclure que tous les rhinocéros d'Afrique produits à l'époque romaine appartenaient au genre *simus*. En effet, à partir de Martial, il est parfois question d'une nouvelle espèce de rhinocéros aux cornes nettement géminées qui est comparée au taureau par l'aspect et par la taille, et non plus à l'éléphant⁴³. Pausanias⁴⁴ appelle expressément le rhinocéros, à l'époque des Antonins, «taureau éthiopique»; certains, d'après Festus⁴⁵, établissaient une équivalence entre rhinocéros et bœuf égyptien; enfin Timothée de Gaza⁴⁶ dit simplement que les Indiens le nommaient bœuf.

Il s'agit assurément du *diceros bicornis* de taille relativement modeste et dont la seconde corne n'est pas négligeable en proportion de la première. C'est un *diceros bicornis* que reconnaît déjà L. Keimer⁴⁷ sur le dessin rupestre découvert en 1936-1937, près de Silouah, par H. A. Winkler⁴⁸, et non un *ceratotherium simum* comme le pense W. Gowers⁴⁹. Et s'il paraît

que le rhinocéros de la mosaïque de Pérouse reproduit par cet auteur⁵⁰ présente une proportion du simple au quintuple entre les deux cornes et a donc toutes chances d'être un *simus*, en revanche les animaux figurés sur les bronzes de Domitien ne laissent pas voir une telle différence entre les deux cornes, mais un rapport du simple au double. A. Blanchet⁵¹ a certainement raison d'y reconnaître des *dicerotes bicornes* que l'imagination des foules pouvait, dans l'amphithéâtre, assimiler à une espèce de super-taureau. Sans doute le bronze d'Alexandrie de la 11^e année de Domitien, dont W. Gowers⁵² nous propose un dessin trois fois agrandi, présente-t-il une disproportion un peu plus grande entre les deux cornes, soit du simple au triple, mais sans atteindre toutefois celle qui apparaît sur la mosaïque de Pérouse. Nous pensons qu'il s'agit encore là d'un *diceros bicornis*.

Il convient dès lors d'aborder un autre problème chronologique : de quand datent les allusions de Martial au rhinocéros biche dans le *Livre des Spectacles*?

On tient en général que le *Livre des Spectacles* est le premier que Martial ait publié, du vivant de Titus, en 80 après J.-C. Or, comme L. Friedlaender⁵³ l'a fait observer, une épigramme du livre XIV se rapporte indiscutablement, elle aussi, au spectacle nouveau et récent du rhinocéros biche. Comparons les textes dans la traduction de H.-J. Izaac⁵⁴ :

Spect., 9 : « Promené d'abord par toute l'arène, César, ce rhinocéros a procuré à tes yeux un spectacle qu'il n'avait pas fait espérer. Quelle terrible

⁴² R. Mauny, *Préhistoire et zoologie : la grande «faune éthiopienne» du Nord-Ouest africain, du paléolithique à nos jours*, dans B. I. F. A. N., XVIII A, 1956, p. 258; J. Bruce, *Travels to discover the Source of the Nile*, Edimbourg, 1805, VII, p. 192, prétend que, de son temps, des rhinocéros unicorns vivaient entre le Bab el-Mandeb et le cap Guardafui; P. Huard et J. Leclant, *Problèmes archéologiques entre le Nil et le Sahara*, Le Caire, 1972, p. 14, signalent que la seconde corne du grand rhinocéros blanc du Nil sub-équatorial est réduite ou absente. Ce dernier point serait important à préciser. Cette corne n'est-elle pas plutôt atrophiee qu'absente?

⁴³ L'éléphant et le rhinocéros ont même pu être bizarrement confondus à haute époque en Égypte, cf. E. Schott, *Ein Stempelsiegel in Form eines Elefanten*, dans *Mitteil. des deutschen arch. Instituts, Abt. Kairo*, XXVII, 1971, p. 99-101. Quant aux taureaux-éléphants de Philostorge, III, 11, dans P. G., LXV, col. 495 (*ταυρελέφαντες*), ils nous laissent perplexe.

⁴⁴ Pausanias, V, 12, 1, et surtout IX, 21, 2.

⁴⁵ Festus, *De uerborum signif.*, 370, s. v. *Rhinoceroten*, éd. W. M. Lindsay, Leipzig, 1913, p. 332.

⁴⁶ Timothée de Gaza, *De animal.*, 45, éd. M. Haupt, dans *Hermes*, III, 1869, p. 26.

⁴⁷ L. Keimer, *Jardins zoologiques d'Égypte*, Éditions des Cahiers d'histoire égyptienne, Le Caire, 1954, p. 130 et pl. II.

⁴⁸ H. A. Winkler, *Rock Drawings of Southern Upper-Egypt*, Londres, I, 1938, p. 21, pl. XX et XXI.

⁴⁹ W. Gowers, *op. cit.*, p. 62.

⁵⁰ W. Gowers, *op. cit.*, p. 70.

⁵¹ A. Blanchet, *Le rhinocéros de l'empereur Domitien*, dans *Rev. Numism.*, 5^e série, V, 1941, p. 7.

⁵² W. Gowers, *op. cit.*, p. 65.

⁵³ L. Friedlaender, *Martialis liber spectaculorum*, Königsberg, 1884, p. 4.

⁵⁴ Martial, *Épigrammes*, éd. H.-J. Izaac, Paris («Les Belles Lettres»), I, 1930 et II, 1 et 2, 1933 : *Spect.*, 9, t. I, p. 5; *Spect.*, 22-23, p. 9; *Épigr.*, XIV, 53, t. II, 2, p. 226.

Spect., 9:

*Praestit exhibitus tota tibi, Caesar, harena
quae non promisit proelia rhinoceros.
O quam terribilis exarsit pronus in iras.
Quantus erat taurus, cui pila taurus erat.*

Spect., 22-23:

*Sollicitant pauidi dum rhinocerota magistri
seque diu magna colligit ira ferae,
desperabantur promissi proelia Martis;
sed tandem rediit cognitus ante furor.
Namque grauem cornu gemino sic extulit ursum,*

• colère l'enflammait, la corne pointée en avant (*sic, pour pronus*). Quel taureau monstrueux, pour lequel un taureau n'était qu'un mannequin!».

Spect., 22-23 : « Les piqueurs aiguillonnaient craintivement un rhinocéros, et depuis longtemps la colère du terrible fauve se concentrerait, si bien qu'on désespérait d'assister au combat annoncé. Enfin, la fureur qu'on lui avait connue auparavant revint au monstre : sur sa double corne (*cornu gemino*), il enlève un ours énorme aussi aisément qu'un taureau envoyé jusqu'aux astres les mannequins qu'on lui jette, d'un geste aussi sûr que celui de la vaillante main de notre encore si jeune Carpophore, lorsqu'elle dirige les épieux noriques. On l'a vu soulever sans peine deux taurillons à la fois; le buffle farouche et le bison n'ont pu lui résister. Pour le fuir, un lion s'est jeté tête la première sur les lances. Va donc, populace, et plains-toi après cela qu'on te fasse trop attendre ».

Épigr., XIV, 53 (*Rhinoceros*) : « Naguère (*nuper*) contemplée dans l'arène ausonienne de notre Maître, cette corne sera à toi, elle qui avait un taureau pour mannequin ».

Cette dernière épigramme se comprend mieux, si on la compare avec celle qui la précède immédiatement (XIV, 52)⁵⁵ et qui a pour titre *Gutus corneus* (Corne à mettre l'huile) :

« Un jeune taureau me portait naguère à son front : mais tu m'aurais prise pour une corne de rhinocéros ».

Observons que la référence au taureau dans *Spect.*, 9, indique que l'on a affaire au rhinocéros *bicornis* ou « taureau éthiopique »⁵⁶. H.-J. Izaac a donc tort de traduire *pronus* comme s'il s'agissait d'un fauve unicorn. Il

iactat ut inpositas taurus in astra pilas :
Norica tam certo uenabula dirigit ictu
fortis adhuc teneri dextera Carpophori.
Ille tulit geminos facili ceruice iuuencos,
illi cessit atrox bubalus atque uison:
hunc leo cum fugeret, praeceps in tela cucurrit.
I nunc et lentas corripe, turba, moras.

Épigr., XIV, 53 :

Rhinoceros.
Nuper in Ausonia domini spectatus harena,
hic erit ille tibi, cui pila taurus erat.
Gutus corneus.
Gestauit modo fronte me iuuencus:
uerum rhinocerota me putabas.

⁵⁵ L. Friedlaender, *op. cit.*, p. 13, reconnaît à juste titre dans le taureau monstrueux (*quantus erat taurus*) de *Spect.*, 9, un rhinocéros bicorné.

est d'autre part remarquable que l'épigramme, XIV, 53, reprenne mot pour mot une image de *Spect.*, 9 (*cui pila taurus erat*), cependant que la commune allusion aux débuts décevants du spectacle unit sans aucun doute étroitement *Spect.*, 22-23 à *Spect.*, 9.

Mais il convient aussi de signaler que la lutte du rhinocéros bicorné, ce «super-taureau», contre le taureau ou son substitut germanique ou danubien, le bison, est évoqué sur des tessères d'entrée utilisées pour l'accès aux spectacles et que M. Rostovtzeff⁵⁷ a éditées. En revanche, quand d'autres animaux sont figurés au revers⁵⁸, le rhinocéros de l'avers semble être une licorne, comme si tout l'intérêt du «super-taureau» était dans sa confrontation avec le taureau ordinaire ou son équivalent⁵⁹. Dans un cas, il est vrai⁶⁰, c'est une palme qui est figurée au revers du *bicornis*, dont on ne sait par conséquent de quelle confrontation il est sorti victorieux.

Il ne nous paraît pas douteux que Friedlaender⁶¹ a raison de rapporter ce spectacle de choix à l'époque de Domitien, qui est assurément le *dominus* de XIV, 53, déjà surnommé *Germanicus*, puisque « le Rhin (lui) a valu un nom authentique » (XIV, 170). Malheureusement, avec le surnom de *Germanicus* nous n'avons qu'un *terminus a quo*. En effet, nous l'avons dit, Domitien n'a pas porté officiellement ses autres *cognomina*. Même un adulateur comme Martial n'était pas obligatoirement amené à y faire allusion. Il faut donc essayer de dater selon d'autres indices le livre XIV des *Épigrammes* de Martial, ou du moins de prendre en considération les plus récentes des pièces datables qui y sont insérées, pour avoir un *terminus ad quem* approximatif. Or il apparaît que l'opinion de Friedlaender a varié au

⁵⁷ M. Rostovtzeff, *Tesserarum urbis Romae et Suburbi plumbearum sylloge*, Saint-Petersbourg, 1903, p. 79, n° 643, *rhinoceros bicornis*, au revers bison; p. 79, n° 644, *id.*; p. 80, n° 645: *rhinoceros bicornis*, au revers taureau. Le n° 646 est douteux (avers rhinocéros?, revers taureau). Le rapprochement entre les tessères au *rhinoceros bicornis* et Martial, *Spect.*, 9 et 22-23, a été fait par M. Rostovtzeff, *Études sur les plombs antiques*, dans *Revue Numismatique*, 4^e série, III, 1899, p. 27.

⁵⁸ Id., *Tesserarum... sylloge*, p. 77, n° 625 : avers éléphant, revers rhinocéros; p. 80, n° 647 : avers rhinocéros, revers coq tenant une couronne dans son bec; p. 80, n° 648 : avers rhinocéros, revers oiseau aquatique; p. 80, n° 649, avers *id.*, revers daim.

⁵⁹ Il n'est pas sûr que *bubalus* de *Spect.*, 22-23, doive être traduit par «buffle», comme l'a fait H.-J. Izaac. Il s'agit plutôt d'un équivalent populaire d'*urus* (aurochs), cf. Pline l'Ancien, *H.N.*, VIII, 38.

⁶⁰ M. Rostovtzeff, *op. cit.*, p. 80, n° 651. La palme apparaît aussi devant le rhinocéros bicorné (donc à l'avers) des n° 643 et 644. C'est évidemment un symbole banal de victoire.

⁶¹ Cf. notamment L. Friedlaender, *Sittengeschichte*, 6^e édit., 1889, II, p. 542; préface à l'édition de Martial, Leipzig, 1886, I, p. 135-136.

sujet de la datation de ce livre. En 1862⁶², prenant en considération l'épigramme 34, *Falx* (La Faucille) : «la paix inébranlable (*certa*) établie par notre chef m'a recourbée en vue des travaux pacifiques. Un laboureur me possède actuellement : j'étais auparavant à un soldat», Friedlaender y voyait une allusion à la paix qui suivit la campagne contre les Daces en 89 et qui ne laissa pas d'être une «paix imparfaite», selon l'expression de L. Homo⁶³, la campagne s'étant achevée par un grave échec des armes romaines. Quoi qu'il en soit, Friedlaender était conduit à supposer que le livre XIV avait été édité pour les Saturnales de 89, 90 ou 91, l'année 92 voyant la reprise des hostilités sur le Danube (campagne sarmatique). Mais dans la préface de son édition de Martial (1886)⁶⁴, il abandonne cette chronologie et voit dans *Falx* une allusion à la paix qui suivit la campagne de 83 contre les Chattes. Dès lors, la date de publication du livre XIV est fixée aux Saturnales de 84 ou à celles de 85. Toutefois on aura peine à retenir cette dernière date, car on ne pouvait évoquer alors une *pax certa*, à moins de verser dans une flagornerie si intempestive qu'elle eût paru suspecte. Les Daces assaillaient alors les garnisons de Mésie⁶⁵. On ne peut donc guère envisager d'autre date de publication que les Saturnales de 84. C'est cette chronologie qu'a adoptée sans discussion H.-J. Izaac⁶⁶.

Mais A. Dau⁶⁷, un an après le revirement de Friedlaender, refusait de le suivre dans ses nouvelles conclusions. En effet, il lui semblait⁶⁸ que XIV, 179, constitue une allusion à la campagne sarmatique :

Minerve d'argent : «Dis-moi, vierge fière, pourquoi, ayant le casque et la lance, tu n'as point l'égide? – César la porte».

Ce distique, en soi un peu obscur, s'éclaire en effet quand on le confronte avec les premières épigrammes du livre VII :

VII, 1 : «Revête cette cuirasse, faite d'un cuir brut, de la belliqueuse Minerve, toi qui inspires l'effroi même à la chevelure furieuse de Méduse.

⁶² L. Friedlaender, *De temporibus librorum Martialis Domitiano imperatore*, Königsberg, 1862, p. 13.

⁶³ L. Homo, *Le Haut-Empire*, Paris, 1933, p. 397; P. Petit, *Histoire générale de l'Empire romain*, Paris, 1974, p. 124, parle d'«une paix de compromis, une simple trêve».

⁶⁴ Martial, éd. L. Friedlaender, Leipzig, 1886, p. 51-52.

⁶⁵ É. Demougeot, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, Paris, 1969, p. 160. A la fin de 83, d'autre part, quand Domitien vint triompher à Rome et prit le surnom de *Germanicus*, la guerre était loin d'être finie, cf. É. Demougeot, *op. cit.*, p. 147.

⁶⁶ H.-J. Izaac, *op. cit.*, I, p. xxvii-xxviii.

⁶⁷ A. Dau, *De Martialis libellorum ratione temporibusque*, Rostock, 1887, p. 46.

⁶⁸ A. Dau, *op. cit.*, p. 53.

Aussi longtemps qu'elle ne servira point, on pourra, César, lui donner le nom de cuirasse : mais dès qu'elle protégera ta poitrine sacrée, elle sera une égide».

VII, 2 : «Cuirasse de notre souverain maître (*domini*), impénétrable aux flèches des Sarmates et plus sûre que le bouclier gétique de Mars...»

Ajoutons que les épigrammes 6 et 7 du même livre précisent que Rome attend avec impatience que César revienne annoncer lui-même ses victoires contre les Sarmates, ce qui fixe à la fin de 92 la publication de ce livre. Si l'on suit A. Dau, il conviendrait donc de dater au moins une partie du livre XIV de la fin de 92. Dès lors la *pax certa* mentionnée dans *Falx* (XIV, 34) serait celle qui s'établit à partir de 93. On pourrait certes, là encore, observer que cette paix ne fut que relative⁶⁹, elle n'en est pas moins célébrée sans équivoque par les épigrammes VIII, 15; IX, 70; IX, 99 et IX, 101. L'expression *pax certa* est même reprise en IX, 70. C'est toujours cette paix, apparemment considérée comme enfin solide, qui permet au poète Stace de chanter la fermeture du temple de Janus dans le livre IV de ses *Silves*⁷⁰ écrit pour le XVII^e consulat de Domitien (95 après J.-C.).

Certes, A. Dau n'a pas apporté de preuve irrécusable. Domitien a pu revêtir l'égide avant la campagne sarmatique, et la *pax certa* fut peut-être saluée déjà par les poètes de la cour à l'occasion des précédents triomphes. A tout le moins sera-t-on porté à conclure prudemment que le livre unique des *Apophoreta*, ces étiquettes spirituelles et concises attribuées aux objets tirés au sort pour les Saturnales, a été probablement composé peu à peu à l'occasion d'une suite de ces amicales loteries annuelles. On ne saurait dire avec certitude quand il fut achevé. Le *Livre des Spectacles* et les *Xenia* (XIII), recueil de billets accompagnant des cadeaux amicaux, semblent pareillement le fruit d'une inspiration très occasionnelle qui enrichit de temps à autre un dossier longtemps ouvert.

Nous ne pouvons donc réduire, en recourant à la chronologie des livres d'épigrammes de Martial, la fourchette dans laquelle il faut insérer les premières exhibitions de rhinocéros bicornes, c'est-à-dire entre la fin de 83, puisque sur les monnaies qui évoquent ce spectacle Domitien porte le surnom de *Germanicus*, et septembre 92, date-limite du bronze d'Alexandrie représentant un rhinocéros biche. Si l'on admet que l'expédition de Julius Maternus à *Agisymba*, un pays que Ptolémée définit par l'abondance des rhinocéros, a bien des chances d'avoir un rapport direct avec la présence

⁶⁹ A. Mócsy, *Pannonia and Upper Moesia*, Londres, 1974, p. 85.

⁷⁰ Stace, *Silves*, IV, 1, 13.

tation à Rome d'une variété nouvelle de ces fauves, on doit en déduire que ces dates extrêmes à peine modifiées sont aussi le cadre chronologique où s'insère cette expédition. En effet, l'empereur n'a certainement pas attendu longtemps après que fut parvenu à Rome un genre de fauves inconnu, pour le produire devant le peuple. On peut même penser que Julius Maternus, sans doute un spécialiste du négoce exotique, a dû fixer la date de son voyage en fonction de l'échéance constituée par tels ou tels Jeux. Quant à la campagne de Septimius Flaccus, elle a nécessairement précédé celle de Maternus, puisque nous avons à ce sujet le témoignage non équivoque de Marin de Tyr.

Nous voyons à travers la relation de Ptolémée⁷¹ que Marin de Tyr opposait le caractère militaire de l'expédition de Septimius Flaccus (*στρατευσάμενον*) à l'équipage plus banal de Julius Maternus (*όδεύσαντα*). Un certain temps s'est vraisemblablement écoulé entre les deux événements, car on constate une nette évolution dans l'attitude des Garamantes. Septimius Flaccus a mené campagne et il est passé par le territoire des Garamantes, sans obtenir selon toute apparence leur aide. On peut supposer que son passage a pris la forme, sinon d'une campagne d'hostilités, du moins d'une campagne d'intimidation. Julius Maternus au contraire a bénéficié de l'appui du roi des Garamantes occupé à rétablir l'ordre chez ses sujets éthiopiens⁷².

Or il faut admettre, avec B. E. Thomasson⁷³ entre autres, que Septimius Flaccus, qui conduisait tout un corps de troupes (*στρατευσάμενον*) à partir de la « Libye », est très probablement un légat d'Auguste propriétaire commandant la III^e légion et le territoire militaire de Numidie, partie intégrante de la province d'Afrique (*Africa*), que Marin de Tyr devait appeler tout naturellement Libye, comme, par exemple, l'avait fait Strabon⁷⁴. Il ne saurait en aucun cas avoir été proconsul d'Afrique, car ce magistrat est privé de troupes depuis Caligula. Il est impossible d'en faire un gouverneur de la Cyrénaïque; depuis les origines, les actions menées à l'ouest de la Grande Syrte l'ont été par les troupes d'Afrique, pour l'excellente raison que la province de Crète et Cyrénaïque est *inermis*. L'intervention mal

connue de Sulpicius Quirinius contre les Garamantes sous Auguste⁷⁵ ne constitue peut-être qu'une exception plus apparente que réelle⁷⁶. Sous le principat de Domitien, Suellius Flaccus, légat commandant la III^e légion d'Afrique, fit campagne en 86 après J.-C.⁷⁷ contre les Nasamons du fond de la Grande Syrte. Il exerçait son autorité sur Sirte, à 250 km environ à l'est de *Lepcis Magna*, puisqu'il y procéda à des actions de bornage⁷⁸. Légat préteur de Numidie, Septimius Flaccus doit s'intégrer dans les *Fastes* de ce territoire militaire à partir de 77, mais non avant, car Pline travaille toujours alors à l'*Histoire Naturelle*. Il peut avoir exercé son commandement dans les douze années qui suivent, compte tenu de la datation approximative du voyage de Julius Maternus à laquelle nous sommes parvenu. Dans cette période, nous ne connaissons⁷⁹ avec certitude que les légats propriétaires de 81-84, L. Tettius Julianus et C. Octavius Tidius Tossianus L. Jauolenus Priscus, et celui de 86-87, Cn. Suellius Flaccus, qui a pu, bien entendu, rester plus longtemps en fonction. Contrairement donc à ce que nous avons dit naguère⁸⁰, il y a au moins six années libres dans les *Fastes* de cette période.

On a cependant été tenté parfois⁸¹ d'assimiler Septimius Flaccus à Suellius Flaccus, que Zonaras⁸² appelle simplement Flaccus. Le gentilice Septimius, plus répandu que Suellius, a pu être substitué à celui-ci par une

⁷¹ Florus, II, 31.

⁷² Sulpicius Quirinius n'était probablement pas gouverneur de la Cyrénaïque, cf. J. Desanges, *Un drame africain sous Auguste : le meurtre du proconsul L. Cornelius Lentulus par les Nasamons*, dans *Hommages à Marcel Renard*, II, Bruxelles, 1969, p. 208-212.

⁷³ Dans la *Chronique* d'Eusèbe, éd. A. Schöne, p. 160-161, l'événement est mis en rapport avec la défaite des Daces et mentionné en l'année 2101 (1^{er} octobre 84-30 septembre 85); dans la version de Jérôme, en l'année 2102 (1^{er} octobre 85-30 septembre 86). La seconde date semble préférable, en référence à la campagne dacique. On datera donc avec St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, p. 238, la campagne de Flaccus contre les Nasamons du printemps-été 86.

⁷⁴ I. R. T., 854 (janvier à septembre 87 de notre ère).

⁷⁵ B. E. Thomasson, *op. cit.*, p. 153-161; Id., *Praesides provinciarum Africae Proconsularis, Numidiae, Mauretaniarum qui fuerint ab Augusti aetate usque ad Diocletianum*, dans *Opuscula Romana*, VII, 1969, p. 179-180.

⁷⁶ J. Desanges, *Note sur la datation de l'expédition de Julius Maternus au pays d'Agisymba*, dans *Latomus*, XXIII, 1964, p. 724.

⁷⁷ P. Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, Rome, 1959, p. 304; nous-même, *op. cit.*, *ibid.*; R. Rebuffat, *Routes d'Égypte de la Libye intérieure*, dans *Studi Magrebini*, III, 1970, p. 12. Au contraire, St. Gsell, *op. cit.*, p. 237, et B. E. Thomasson, *Statthalter*, p. 160, refusent cette identification.

⁷⁸ Zonaras, XI, 19.

⁷¹ Ptolémée, I, 8, 4.

⁷² Ptolémée, *ibid.* et I, 11, 5; le fait que Septimius Flaccus ait perdu dix jours en détours (*ἐπιποτάς*) entre *Lepcis* et *Garama* (Ptolémée, I, 10, 2) est un indice que les Garamantes, et peut-être même déjà les Phazanii, ne lui étaient pas favorables.

⁷³ B. E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, Lund, 1960, II, p. 160.

⁷⁴ Strabon, XVII, 3, 25.

erreur que l'on peut admettre de la part d'un écrivain de langue grecque comme Marin de Tyr. Mais ce raisonnement n'offre guère de garanties; il suffit d'observer que deux consulaires s'appelant chacun Cornelius Lentulus ont été proconsuls d'Afrique à très peu d'années d'intervalle⁸³. Sans doute, si Septimius et Suellius Flaccus ne faisaient qu'un, une double campagne contre les Nasamons et contre les Éthiopiens par le pays des Garamantes ne serait pas sans rappeler la double campagne de Sulpicius Quirinius contre les Marmarides et les Garamantes. Dernièrement, R. Rebuffat⁸⁴ a cru trouver un indice permettant de supposer que le Septimius Flaccus de Marin de Tyr avait affronté les Nasamons, dans le fait qu'il est présenté comme «menant campagne à partir de la Libye». Mais nous tenons pour bien peu probable que le mot Libye, sans être précisé⁸⁵, puisse désigner dans l'esprit de Marin une région proche de Cyrène. En écrivant *ἐκ τῆς Αὐβύνης στρατευσάμενον*, celui-ci veut au fond simplement souligner que Septimius Flaccus commande des troupes de la province d'Afrique, alors que Julius Maternus est venu de *Lepcis Magna*, dont il pouvait être originaire en tant que simple particulier. C'est ainsi qu'on peut comprendre, sans contradiction, qu'ils apparaissent finalement être venus l'un et l'autre de *Lepcis*, comme le montre la comparaison établie entre leurs temps de parcours⁸⁶. Cette comparaison, R. Rebuffat la récuse, mais en supposant une bêtue de Ptolémée⁸⁷, possible certes, non point nécessaire, ni même probable. Enfin observons que si Ptolémée lui-même n'appelle pas Libye la province d'Afrique, mais Ἀφρική, il réserve le sens étroit du nom Libye à une région⁸⁸ qu'il considère comme un nome d'Égypte, situé entre la Marmarique à l'ouest et la Maréotis à l'est, c'est-à-dire bien loin à l'est de Cyrène. Bref nous n'avons, tout bien pesé, que des raisons assez légères d'identifier les deux Flaccus et, partant, de préciser la date de la légation de Septimius Flaccus. Récemment, A. Birley⁸⁹ a proposé de la fixer vers 78/80 de notre ère, avant les grands Jeux de l'inauguration du Colisée. Nous comprenons mal ses raisons, car si l'objectif de Septimius Flaccus était de

rechercher des bêtes pour l'amphithéâtre, ce qui n'est d'ailleurs suggéré par aucun indice, il y aurait eu aussi bien des occasions de les produire sous Domitien.

Il nous semble donc qu'en l'état actuel des connaissances, on ne puisse aller plus loin que la reconstruction suivante, qui comporte encore une part d'hypothèse : au cours d'une expédition militaire menée après 76 de notre ère par Septimius Flaccus, légat propriétaire de Numidie, chez les Garamantes puis, de là, chez les Éthiopiens, les Romains apprirent l'existence du pays d'*Agisymba*, en Éthiopie Intérieure, riche en fauves. Les relations avec les Garamantes s'étant améliorées⁹⁰ grâce à la démonstration militaire de Flaccus, un civil parti de *Lepcis Magna*, Julius Maternus, qui s'adonnait vraisemblablement au grand négoce, profita des bonnes dispositions du roi des Garamantes pour se faire conduire, entre 83 et 92 de notre ère, au pays des rhinocéros, la mystérieuse *Agisymba*, d'où il put rapporter, parmi d'autres fauves, des rhinocéros très visiblement bicornes, dont on ne connaissait⁹¹ jusque-là que très vaguement l'existence.

⁸³ J. Desanges, *Un drame africain sous Auguste*, cité supra n. 76, p. 199-201.

⁸⁴ R. Rebuffat, *op. cit.*, p. 11-12.

⁸⁵ Cassius Dio, LIII, 12, 4, ne nomme pas la Cyrénaique simplement Libye, mais «Libye voisine de Cyrène» (*Κρήτη τε μετὰ Αὐβύνης τῆς περὶ Κυρήνην*), ce qui est tout différent.

⁸⁶ Ptolémée, I, 10, 2. Cette comparaison n'aurait aucun sens si l'itinéraire de Septimius Flaccus admettait un autre point de départ que celui de Julius Maternus.

⁸⁷ R. Rebuffat, *op. cit.*, p. 12, n. 43, *in fine*.

⁸⁸ Ptolémée, IV, 5, 3, et 14.

⁸⁹ A. Birley, *Septimius Severus, the African Emperor*, Londres, 1971, p. 34-35.

⁹⁰ Sur la nature de ces relations lors de l'expédition de Septimius Flaccus, cf. *supra* n. 72.

⁹¹ Nous avons dit, *supra* n. 31, que l'expression de Pline l'Ancien, *H. N.*, VIII, 71 : *rhinoceiros unius in nare cornus*, si elle n'était pas purement descriptive, en définissant une catégorie semble supposer une certaine connaissance de l'existence du bicorné. Mais il ne faut pas oublier que tous les rhinocéros d'Afrique ont en principe deux cornes, en sorte que Pline avait pu avoir simplement connaissance que certains rhinocéros «blancs» (de l'espèce *simus*) étaient bien bicornes, parce que chez certains individus, les cornes sont moins disproportionnées que chez d'autres. Des traditions très vagues existaient dès l'époque hellénistique sur le taureau éthiopique, aux yeux glauques, voire céruleens, qu'on n'identifiait pas au rhinocéros et qu'on situait par ouï-dire chez les Troglodytes, cf. Agatharchide, *Périple de la mer Erythrée*, dans Diodore, III, 35, 7-9, et Photius, *Bibl.*, 250, 76, éd. R. Henry, VII, Paris, 1974, p. 175-176; Pline *H. N.*, VIII, 74 (identification au rhinocéros par Cuvier, cf. éd. des «Belles Lettres», p. 128); encore après Pausanias, qui a pourtant reconnu dans le taureau éthiopique un rhinocéros, Élien, *N. A.*, XVII, 45, reprend la tradition légendaire. On croyait que ce monstre, pris dans une fosse par les indigènes, se laissait mourir de fureur. Effectivement le *bicornis*, beaucoup plus petit que le *simus*, n'en est pas moins beaucoup plus irascible, agressif et difficile à capturer vivant.

— joignait les Colonnes d'Héraclès aux premiers rivages de l'océan Indien après le Bab el-Mandeb, ou encore comme un trapèze au côté occidental plus ou moins développé, les anciens exprimaient en somme cette dissymétrie de la connaissance. La côte africaine de l'Atlantique, qui devenait rapidement inconnue, était attirée de façon irrésistible par celle de la mer Rouge et de l'océan Indien, connue sur une plus grande distance. Il est significatif, dans le même ordre d'idées, que l'on ait mesuré la largeur maximale de l'oikouménè sur un méridien censé passer par un point anonyme situé à la latitude du pays de la cannelle (extrémité nord orientale de la côte des Somalis), et par Méroë, Alexandrie et le Borysthène (Dniepr)³⁸. Certes il s'agit là pour partie de la vieille frontière nilotique entre l'Afrique et l'Asie; mais la largeur du monde habité ne pouvait être aussi grande ailleurs, car, sur ses bords, les continents s'amincissent en biseau, si l'on en croit Strabon³⁹. Les noms des deux cornes désignant à l'époque hellénistique les sommets méridionaux de l'Afrique, conçue plutôt dans ce cas sous un aspect trapézoïdal, sont en eux-mêmes révélateurs. À l'occident, c'est la Corne du Couchant (*Ἐσπέρου Κέρας*); mais à l'orient, c'est la Corne du Notos (*Νότου Κέρας*). Or le notos est le vent du sud. Voilà une façon d'indiquer, en somme, que la base du trapèze n'est pas horizontale, mais inclinée vers le sud-est; et cette obliquité traduit le déficit des connaissances sur l'Afrique occidentale. Même Ptolémée le Géographe, s'il a conçu une représentation de l'Afrique sensiblement différente, a respecté l'obliquité traditionnelle dans la partie occidentale de la lisière de la «terre inconnue» qu'il substitue à l'océan Méridional⁴⁰. En revanche, il aligne en latitude, d'Agisymba au cap Prason⁴¹, la moitié orientale de cette lisière, transformant ainsi le trapèze en pentagone. Mais on ne peut prétendre qu'il

pèze, cf. G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966, p. 202 et n. 1. Juba II admettait le schéma triangulaire, cf. Pline l'Ancien, *H.N.*, VI, 175.

³⁸ Strabon, II, 5, 7-8; cf. H. Berger, *op. cit.*, p. 412-417. Pline l'Ancien, *H.N.*, VI, 209, évalue la largeur de l'Asie entre Alexandrie et la mer Éthiopique, sur une ligne qui passe par Syène et Méroë.

³⁹ Strabon, II, 5, 6.

⁴⁰ En effet, Ptolémée, IV, 6, 1, p. 729, situe le «Grand golfe» ou «golfe Hespérien», extrémité sud-occidentale de l'Afrique connue (IV, 8, 1, p. 788), à 4° de latitude Nord; et encore le contexte prouve-t-il qu'il s'agit en fait là du point le plus méridional du «Grand golfe», puisqu'on peut déduire de Ptolémée, IV, 6, 2, p. 733, que le «golfe Hespérien» commence au nord dès 11° de latitude. En revanche, le cap Prason, à l'extrême sud-orientale de l'Afrique, se trouve, selon Ptolémée, IV, 8, 1, p. 788, à 15° de latitude Sud, soit à 19° plus au sud que le golfe Hespérien.

⁴¹ Agisymba sur la même parallèle que le cap Prason : Ptolémée, I, 10, 1, p. 25.

enferne de cette manière un alignement réel des connaissances, dû au progrès des explorations, à moins d'admettre que Julius Maternus, parti de Lepcis Magna sous Domitien, parvint dans l'Angola⁴²! Ne pouvant soupçonner l'extrême inégalité en degrés de latitude entre la pénétration romaine dans le désert et la prospection des longues côtes de l'océan Indien par les marins de l'Empire⁴³, il a eu le tort de croire qu'il suffisait d'un voyage transsaharien pour la faire disparaître.

D'un aveu en forme d'hypoténuse à l'invention cartographique d'une base méridionale illusoire sur les confins de l'inconnu, les anciens n'ont cessé de résoudre le déséquilibre de leur expérience aux deux extrémités du continent africain dans l'harmonie d'une représentation globale. S'ils s'en étaient tenus aux leçons de leur activité, l'image de l'Afrique qu'ils auraient dû esquisser eût été si tourmentée, discontinue et, à l'évidence, provisoire, si rebelle en ses lacunes à toute simplicité géométrique, qu'elle aurait eu l'inconsistance décourageante des nuées. A la réalité des merveilleux nuages, ils ont préféré, selon l'exigence la plus humaine, une intelligibilité merveilleuse.

⁴² Plus précisément, Ptolémée, IV, 8, 3, p. 790, mentionne une série de montagnes du vaste pays d'Agisymba, en les déportant d'ailleurs abusivement vers l'ouest pour remplir un espace cartographique vide (cet artifice est à comparer au rétrécissement des espaces géographiques inconnus dénoncé en VIII, 1, 2, éd. C. F. A. Nobbe, II, p. 193). La plus septentrionale est centrée sur 6° de latitude Sud; la plus méridionale sur 13° de latitude Sud. En admettant même que Julius Maternus n'ait fait qu'aborder au nord la contrée d'Agisymba, il n'en serait pas moins parvenu à une latitude très voisine de celle que Ptolémée, IV, 7, 4, p. 767, impartit à Rhapta (7° Sud), à localiser probablement dans la région de Dar es-Salaam. Agisymba serait donc à rechercher à la latitude de Zanzibar et de l'embouchure du Congo, limite de l'Angola au nord-ouest.

⁴³ Il faut observer que la même distorsion affecte le rapport en latitude du Sahara à la vallée du Nil. En effet, Ptolémée, IV, 6, 3, p. 737, situe les gorges Garamantiques, qu'il faut probablement identifier à la vallée étroite du Ouadi el-Agial, où sont localisées les ruines de Zinchecra et de Djerma (cf. Ch. Daniels, *The Garamantes of Southern Libya*, Stoughton, 1970, p. 6 et 17; pl. 2 et 3), à 10° de latitude Nord, c'est-à-dire, à peu de chose près, à la latitude qu'il attribue par ailleurs au Bab el-Mandeb (IV, 7, 2, p. 760). Or, si on l'en croit, Méroë se trouverait à 16° 25' de latitude Nord, cf. IV, 7, 7, p. 773. Mais il faut noter que, par ailleurs (I, 9, 7, p. 25), il place les Garamantes à la hauteur de la Triacontaschène, soit dans une position beaucoup plus septentrionale que Méroë. C'est donc pour des raisons cartographiques, en rapport avec une représentation globale de l'Afrique, qu'il est conduit à déporter les gorges Garamantiques vers le Sud.